

des Frères-Prêcheurs fournissent une source importante à l'étude du chant liturgique ”.

Il est difficile de dire avec précision à quelles sources le B. Humbert eut recours pour doter l'Ordre d'un chant sacré. Peut-être s'inspira-t-il en partie des versions en usage chez les Cisterciens, “ à qui revient l'honneur d'avoir pendant longtemps gardé un chant intègre et sans corruption ”. Un certain nombre de particularités communes permettent de penser à cette parenté.

Mais le XIII^e siècle était loin déjà de la belle époque classique du chant grégorien, et les “ eaux du fleuve ” toujours plus pures “ près de la source ” s'étaient chargées quelque peu. Le déchant — le plus redoutable ennemi des mélodies grégoriennes — avait altéré depuis deux siècles la douce et suave cantilène ; et si elle demeurait très substantiellement identique à ce qu'elle avait été aux IX^e et X^e siècles, il n'en est pas moins vrai qu'elle avait perdu quelque peu de sa simplicité première. Humbert de Romans dut la prendre comme elle était ; il eut du moins le bon goût de choisir les meilleures versions. Seulement il ne retrouva pas toute la pureté des IX^e et X^e siècles. Les mélodies que nous donnent ses livres liturgiques sont un peu encombrées dans certains de leurs contours : des notes de passage se sont introduites qui alourdisaient les formes primitives beaucoup plus gracieuses ; certaines proportions sont brisées, des intervalles modifiés, et le rythme moins souple.

Ces imperfections, toutefois, ne sauraient être attribuées à Humbert de Romans ; elles lui sont antérieures. En tout cas, elles ne portent que sur des détails, et le lecteur pourrait aisément s'en convaincre si nous pouvions ici lui mettre sous les yeux quelques exemples en notation musicale. Il reste vrai que l'Ordre de Saint-Dominique a été mis en possession du vrai chant grégorien. C'est au B. Humbert qu'il le doit. . . . Somme toute, les Frères-Prêcheurs sont en possession du chant traditionnel. Ils ont puisé aux bonnes sources la cantilène grégorienne, et ce qu'ils ont pu ajouter, au cours des temps, au trésor reçu des siècles qui ont précédé, n'a pas altéré ces sources elles-mêmes. Dom Pothier, reprenant en la précisant une analogie heureuse de Dom Guéranger, fait cette observation très juste, qui résume bien ce que nous avons dit dans ces quelques pages : “ Il est à remarquer, dit le savant plainchantiste, sans qu'il y ait lieu d'en être surpris, car les